



HAL
open science

Y a t-il une écriture sceptique ?

Stéphane Marchand

► **To cite this version:**

Stéphane Marchand. Y a t-il une écriture sceptique?. C. Denat. Au-delà des textes : la question de l'écriture philosophique, Presses Universitaires de Reims, pp.31-46, 2007. halshs-01292828

HAL Id: halshs-01292828

<https://shs.hal.science/halshs-01292828>

Submitted on 23 Mar 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Y a-t-il une écriture sceptique ?

Hélas, mes pensées, qu'êtes vous
devenues, maintenant que vous
êtes écrites et peintes !¹

La liaison que nous faisons entre la pratique de la philosophie et celle de l'écriture se justifie-t-elle toujours ? Le philosophe est-il d'abord un écrivain, et la philosophie un texte ? Certes, la transmission des idées rend nécessaire les textes philosophiques, au moins à titre d'auxiliaires, mais se soumettre à cette condition n'est-ce pas déjà orienter dans une certaine direction notre pratique de la philosophie ? Dans le chœur des philosophies écrites, la philosophie sceptique antique chante d'une voix discordante, une voix souvent absente – elle laisse le soin de sa partition à ceux qui n'ont pas ses scrupules – , une voix circonspecte qui refuse, du moins, de chanter comme les autres. Et si le philosophe écrivain était pris dans un réseau de croyances qu'il pensait pourtant pouvoir éviter ? Et si son texte trahissait une exigence philosophique ? Telles sont les réticences du sceptique à l'égard de l'écriture. Cette méfiance, au demeurant, n'est pas une spécificité sceptique, et Diogène Laërce, par exemple, utilise le critère de l'écriture pour distinguer entre elles les écoles philosophiques². Non seulement pour Diogène la philosophie peut se concevoir sans œuvres, mais elle est sans doute en partie ailleurs, par exemple dans les chries et les apophtegmes³ qu'infatigablement il relève. Il y eut, donc, des philosophes qui ne furent pas écrivains, des philosophies sans textes ; ce constat est certes le relevé d'une évidence depuis Socrate, mais comme il ne se limite pas à la figure tutélaire de Socrate, peut-être n'est-il pas inutile d'étudier les raisons qui menèrent les sceptiques anciens à se méfier, eux-aussi, de l'écriture et se demander sur quoi repose alors leur philosophie.

Cette position n'est pas, en effet, sans difficulté. Celle de la transmission, tout d'abord, qui rend nécessaire à un moment ou un autre l'écrit ; mais les sceptiques, et à leur tête

¹ Nietzsche, *Par delà bien et mal*, §296, traduction C. Heim, Gallimard, 1971.

² « Parmi ces philosophes, les uns ont laissé des traités, d'autres n'ont absolument rien écrit, par exemple, selon certains, Socrate, Stilpon, Philippe, Ménédème, Pyrrhon, Théodore, Carnéade, Bryson... », Diogène Laërce, *Vies et doctrines des philosophes illustres*, I, 16, traduction de Marie-Odile Goulet-Cazé, Librairie Générale Française, 1999, p.74.

³ La chrie (χρεία), terme d'origine cynique, désigne une forme courte de sentence ou d'anecdote à sens philosophique, dont l'apophtegme (ἀποφθέγμα) est une variété qui désigne plus précisément la répartition d'un philosophe à une question ou à une situation, cf. Diogène Laërce, *op. cit.* V, 17, n. 2 et l'introduction au livre VI, p. 668.

Pyrrhon, ont-ils jamais voulu faire école ?⁴ Celle du statut philosophique du scepticisme, ensuite : que reste-t-il de philosophique hors d'un texte ? En quoi Pyrrhon – le premier parmi les sceptiques selon Sextus Empiricus⁵ – est-il encore un philosophe, sans école et sans texte ? Sa position pour être plus radicale que celle de Socrate s'approche dangereusement des limites de la philosophie, et risque de s'abîmer dans le silence.

Envisager la position pyrrhonienne vis-à-vis de l'écriture philosophique demande donc (i) de chercher en quoi elle se distingue de la conception socratico-platonicienne de l'écriture. Ce modèle platonicien permet ensuite (ii) de montrer comment Pyrrhon effectue cette critique de l'écriture au nom du paradigme dogmatique que l'écrit suppose, introduisant ainsi une pratique toute singulière de la philosophie. Enfin (iii) cette critique de l'écriture amène à s'arrêter sur le cas des néo-pyrrhoniens et de leurs traités, en se demandant s'il y a chez ces derniers une trahison de la position intransigeante de Pyrrhon ou une transformation originale de l'interdit pyrrhonien en une véritable écriture sceptique.

(i) *Le Phèdre, ou comment bien écrire.*

La liste des philosophes sans écrits constituée par Diogène Laërce atteste d'un fait qui ne devait pas paraître original en philosophie antique depuis Socrate et même avant lui⁶. Cependant, une chose est de s'abstenir d'écrire, autre chose de justifier philosophiquement cette abstention, et sur ce point le corpus platonicien propose une réflexion explicite qui permet d'établir une comparaison avec les positions sceptiques. A cet égard, le *Phèdre* est un texte essentiel puisqu'il fait de la question de l'écriture un axe majeur du dialogue. Socrate y critique le discours de Lysias sur l'amour ainsi que son activité de logographe, composant des plaidoiries pour ses clients, ce qui suppose un rapport biaisé à la vérité des paroles en général et des discours en particulier. Cette critique montre plus généralement combien l'écriture est un procédé artificiel qui ruine la mémoire et la nécessaire appropriation du savoir par l'âme⁷ ; à l'artifice de l'écriture s'oppose la spontanéité du discours de Socrate⁸ — seule capable de se

⁴ C'est une question classique du scepticisme que de se demander s'il constitue une école philosophique, une *ἀρρεσις*, cf. Diogène Laërce, *op. cit.*, I, 20 et Sextus Empiricus, *Esquisses Pyrrhoniennes*, I, 16-17.

⁵ *Esquisses Pyrrhoniennes* I, 7 : « Pyrrhon s'est approché du scepticisme d'une manière plus consistante et plus éclatante que ceux qui l'ont précédé. », traduction Pierre Pellegrin, Seuil, « Points Essais », 1997.

⁶ cf. par exemple Diogène Laërce I, 16 et VIII, 6-8 à propos de Pythagore.

⁷ « En effet, cet art produira l'oubli dans l'âme de ceux qui l'auront appris, parce qu'ils cesseront d'exercer leur mémoire : mettant, en effet, leur confiance dans l'écrit, c'est du dehors, grâce à des empreintes étrangères, et non du dedans, grâce à eux-mêmes, qu'ils feront acte de remémoration ; ce n'est donc pas de la mémoire, mais de la remémoration que tu as trouvé le remède », 274d-275a, traduction de Luc Brisson, GF-Flammarion, 1989.

⁸ cf. *Apologie de Socrate* (17c), *Banquet* (199a), il ne faut pas cependant se laisser abuser par cette spontanéité, elle s'oppose avant tout à la technique d'argumentation judiciaire, et répond à une autre forme d'élaboration.

diriger vers la vérité. L'écriture critiquée par Platon est liée à une forme de rhétorique judiciaire, d'élaboration artificielle d'une défense qui se substitue à un discours en vérité. Le discours écrit de Lysias sur l'amour que Phèdre possède par-devers lui, s'il n'est pas un discours judiciaire, n'en parle pas moins pour ne rien dire, tout occupé à être écrit. Cette écriture-là est muette :

Car, à mon avis, ce qu'il y a de terrible, Phèdre, c'est la ressemblance qu'entretient l'écriture avec la peinture. De fait, les êtres qu'engendre la peinture se tiennent debout, comme s'ils étaient vivants ; mais qu'on les interroge, ils restent figés dans une pose solennelle et gardent le silence. Et il en va de même pour les discours. On pourrait croire qu'ils parlent pour exprimer quelque réflexion ; mais si on les interroge, parce qu'on souhaite comprendre ce qu'ils disent, c'est une seule chose qu'ils se contentent de signifier, toujours la même.⁹

En comparant l'écriture avec la peinture et son incapacité à donner vie et mouvement à ses images, Platon introduit le motif de la lettre morte de l'écriture. Comme la peinture, elle est du côté de la mauvaise *mimesis*, elle perd l'essentiel de ce qu'elle a pour charge d'imiter. Ce n'est plus le mouvement des corps vivants qui se perd, mais celui de l'esprit, de la dialectique, qui suppose la vie de la pensée que le seul discours écrit ne peut pas rendre. Non seulement en voulant aider la mémoire elle apporte l'oubli, mais en prétendant s'adresser à tous, elle ne parle plus à personne ; elle est silencieuse en ce qu'elle n'est ni dialectique ni dialogique. Autant selon Platon « écrire sur l'eau »¹⁰ : l'écriture, dans un même mouvement, pétrifie la pensée et la rend éphémère, l'éternise et la prépare à l'oubli. Cette critique platonicienne de l'écriture est autant une critique de la logographie qu'une critique de la sophistique, qui, sidérée par la puissance du langage, inverse en quelque sorte le mouvement dialectique qui cherche à accéder à la réalité par-delà les mots. Le discours écrit est mort, la lettre tue le mot quand elle n'est plus portée par celui qui parle et qui s'adresse à quelqu'un. L'écrit représente alors une nouvelle idole, une forme amoindrie de l'être, pâle copie de ce que le discours vivant peut faire. Les mots écrits sont comme autant de petites tombes d'idées, d'autant plus funestes que nous pourrions croire qu'elles incarnent les idées mortes en elles.

Pourtant, aussi fortes que soient les raisons de cette critique de l'écriture, elles laissent ouverte la possibilité d'une écriture juste et vraie. En effet, la suprématie du dit sur l'écrit offre un critère opérant pour juger de ce que devrait être l'écriture juste, celle qui manifesterait d'une façon ou d'une autre la capacité de l'âme à dialoguer, à échanger, à se

⁹ *Phèdre* 275d.

¹⁰ « [celui qui possède la science du juste, du beau, et du bien] n'ira pas sérieusement 'écrire sur l'eau' (ἐν ὕδατι γράψει) ces choses-là, en les semant sur un liquide noir et en se servant d'un roseau pour faire naître des discours incapables de se tirer d'affaire par la parole, incapables en outre d'enseigner comme il faut la vérité » 276 c.

corriger et correspondrait, au fond, au rythme de la dialectique. C'est la raison pour laquelle Platon affirme qu'« il n'y a, en soi, rien de laid à écrire des discours » mais que ce qui est laid, c'est « de parler et d'écrire d'une façon qui n'est pas belle, c'est-à-dire vilainement et mal »¹¹. La critique de l'écriture n'est donc pas absolue et correspond à une logique de l'usage ; seul un mauvais usage de l'écriture y est dénoncé, celui qui dénature le mouvement dialectique, celui de la tendance proprement sophistique de l'écriture qui fige le *καίρος* dans un texte. Par sa pratique du discours écrit, Lysias se place du côté d'un usage qui dénature les possibilités du discours vivant, c'est-à-dire du dialogue. Loin de nous obliger à faire l'hypothèse d'une doctrine non-écrite de Platon, la critique de l'écriture du *Phèdre* légitime pleinement l'écriture platonicienne des dialogues dont la structure témoigne d'une savante élaboration destinée à répondre aux exigences de la pensée dialectique.

Mais, non content de rendre possible une forme d'écriture philosophique, le *Phèdre* utilise même le modèle de l'écriture pour penser l'inscription des idées dans l'âme ; et Platon d'opposer à la pratique de la logographie les discours écrits dans l'âme :

celui qui estime, par ailleurs, qu'en fait les meilleurs des discours de cette espèce [*ie.* écrits] ne constituent, pour ceux qui savent, qu'un moyen de se souvenir, tandis que les discours qui servent à l'enseignement, qui sont prononcés pour instruire et qui sont en réalité écrits dans l'âme où ils parlent du juste, du beau et du bien, sont les seuls à comporter clarté et perfection et à mériter d'être pris au sérieux (...); l'homme qui est dans ces dispositions a des chances, Phèdre, d'être ce que toi et moi nous souhaiterions devenir¹².

Non seulement l'écriture ne fait pas l'objet d'une répudiation unilatérale dans le *Phèdre* de Platon, mais elle sert même à constituer un paradigme épistémique pour penser le rapport aux formes et aux idées. Les beaux discours sont ceux qui correspondent avec la présence en nous des idées et qui, consonants avec elles, nous amènent au souvenir. Par opposition, l'écriture sophistique est désincarnée, bavarde et productrice de faux concepts, elle ne porte en elle que du vent¹³.

Il y a donc chez Platon une écriture philosophique possible, qui se tient au plus près de l'hypothèse des formes et de ces objets privilégiés que sont « le juste, le beau, le bien » dont la présence en nous est pensée sous le mode de l'inscription. En refusant cette dernière, la critique de l'écriture par Pyrrhon sera bien plus radicale.

¹¹ 258d, cf. H. Joly qui souligne ce point (*Le renversement platonicien*, Vrin, 1994, p. 121 *sqq.*). M. Narcy, parle même à propos du *Phèdre* d'un « éloge de l'écriture » (« La leçon d'écriture de Socrate dans le *Phèdre* de Platon » in M. O. Goulet-Cazé & *alii*, *ΣΟΦΙΗΣ ΜΑΙΗΤΟΡΕΣ* « Chercheurs de sagesse », Paris : 1992, p. 89).

¹² 277e-278b.

¹³ *Théétète*, 161a.

(ii) *Pyrrhon, critique de l'écriture.*

L'idée d'un paradigme épistémique contenu dans l'écriture trouve, en effet, une continuation dans la position sceptique. La stratégie sceptique consistant souvent à utiliser les arguments des adversaires pour les mener jusqu'à leur logique ultime, c'est précisément ce lien entre l'écriture et la connaissance qui dirige la critique sceptique de l'écriture, en premier lieu chez Pyrrhon d'Elis (365-275 av. J.-C.). Celui-ci en effet montre les conséquences auxquelles ce paradigme ne peut que mener : l'arrêt de l'écriture et la pratique toute différente de la philosophie que cela suppose. Si Pyrrhon a pris le risque de ne pas écrire, c'est qu'il a accepté de ne laisser de lui que les traces vivantes de son esprit. Ainsi Pyrrhon met-il en valeur une forme de primat de la posture pratique (la *διὰθεσις*)¹⁴ sur la conception théorique de la philosophie et se place délibérément du côté de l'esprit plutôt que de la lettre. De cette manière la philosophie sceptique se trouve toujours davantage du côté des usages et des postures que dans de scrupuleuses explications de textes.

Malgré tout, notre connaissance du pyrrhonisme doit bien s'appuyer sur des textes, il faut donc s'en remettre aux doxographes comme Diogène Laërce, ou aux élèves de Pyrrhon comme Timon de Phliunte (315-225 av. J.-C.) qui vont contourner son interdit et laisser quelques traces écrites des dispositions pyrrhoniennes¹⁵. Parmi elles le texte central d'Aristoclès de Messine :

Pyrrhon d'Elis n'a laissé aucun écrit, mais son disciple Timon disait qu'il faut, pour celui qui veut être heureux, avoir en vue les trois choses suivantes : premièrement, de quelle nature les choses sont, deuxièmement, quelle doit être notre disposition vis-à-vis d'elles, enfin qu'en résulte-t-il pour ceux qui ont adopté une telle disposition. Il [Timon] dit qu'il [Pyrrhon] montrait que pour les choses, elles sont également indifférenciées, instables et indécidables. Par conséquent ni nos sensations, ni nos opinions ne disent la vérité ni ne nous trompent. C'est la raison pour laquelle il faut ne pas leur accorder notre confiance, mais il faut être sans opinion, sans inclination, inébranlables, ne disant de chaque chose pas plus « elle n'est » qu' « elle n'est pas », ou qu'à la fois « elle est et n'est pas », ou que « ni elle n'est ni n'est pas ». Pour ceux qui se sont disposés de cette façon, Timon dit qu'il en résultera d'abord l'aphasie, ensuite l'ataraxie, [et pour Enésidème le plaisir].¹⁶

Le manque de matériel pyrrhonien font de ce texte un élément central de l'interprétation de la position pyrrhonienne. Il se présente comme une sorte de résumé par Timon de l'entreprise pyrrhonienne et des raisons qui la fondent. Il commence par le constat de l'absence d'œuvre de Pyrrhon, et aborde ensuite un programme en trois points qui devait être celui de Pyrrhon :

¹⁴ Cf. Diogène Laërce IX, 64, 67, 70 ; Sextus Empiricus, *Contre les Professeurs* (*Adversus Mathematicos*) I, 1.

¹⁵ En lieu et place d'une œuvre de Pyrrhon, nous disposons donc d'une collection de témoignages, rassemblés par F. Deleuva-Caizzi, *Pirrone. Testimonianze*, Naples : Bibliopolis, 1981.

¹⁶ Eusèbe de Césarée, *Préparation Evangélique*, XIV, 18, citation d'Aristoclès de Messine, *De la philosophie*.

(a) il affirme que les choses sont également indifférenciées, instables, indécidables, (b) il définit quelles doivent être nos dispositions en conséquence : être sans opinion, sans inclination, inébranlables, (c) il annonce enfin quels seront les résultats de telles dispositions : l'aphasie, l'ataraxie, et peut-être (selon la reconstitution d'un auteur postérieur à Timon, Enésidème) le plaisir. C'est donc, pour Pyrrhon, en fonction de la nature des choses qu'il faut adopter une série de dispositions sceptiques, et cette série doit amener à un résultat de nature éthique proche du bonheur. A l'intérieur même de chacune de ces étapes, le texte reprend une structure ternaire qui permet de faire correspondre à un trait de la nature des choses, une disposition spécifique, et un résultat éthique. Or la présence de l'aphasie (ἀφασία), la suspension de la parole, comme résultat permet assez naturellement d'expliquer l'absence d'écrits pyrrhoniens. Elle est une finalité éthique qui permet de faire reposer la décision de ne pas écrire sur une critique radicale de tout projet de connaissance, et plus largement de l'ontologie inscrite au cœur de l'écriture philosophique.

En effet, suivant la structure de notre texte, l'aphasie serait le résultat d'une disposition (« être sans opinion », ἀδοξάστος) qui correspond elle-même à la nature indifférenciée des choses (ἀδιάφορα). La position de Pyrrhon se fonderait donc directement sur une ontologie paradoxale du changement, sur la labilité constante des choses, qui fait qu'en dire quelque chose serait toujours trop, ce serait en faire des choses unes et immobiles. La position de Pyrrhon se trouve ainsi fondée sur un constat : les choses sont indifférenciées, instables et indécidables. L'indifférenciation des choses n'est pas d'abord morale mais bien ontologique, il s'agit de l'indétermination des choses elles-mêmes, à l'égard de laquelle la seule disposition adéquate est de rester sans opinion. Et il faut entendre ici le mot d'opinion dans son sens général de jugement : face à l'indifférenciation fondamentale des choses, il faut s'abstenir de porter un jugement sur la réalité, un tel jugement supposerait qu'il existât une différence entre les choses. Enfin cette absence d'opinion ou de jugement sur les choses amène tout naturellement à suspendre le discours philosophique : l'aphasie. Ce terme n'est pas classique, nous en trouvons seulement quelques occurrences chez Homère, Euripide et Platon¹⁷ et il désigne la suspension de la parole par surcroît d'émotion, l'impossibilité de parler produite par la douleur ou la surprise. La présence de ce terme dans un programme éthique au même niveau que l'ataraxie donne cependant à ce terme une signification nouvelle, il s'agit d'une aphasie philosophique qui affecte principalement la question de l'écriture¹⁸.

¹⁷ Homère, *Iliade*, XVII, 694-696 et *Odyssée*, IV, 703-705 ; Euripide, *Héraklès* (v. 515), *Iphigénie à Aulis* (v. 837) et *Hélène* (v. 548) ; Aristophane l'utilise aussi dans les *Thesmophories* (v. 905), une parodie de l'*Hélène* d'Euripide ; Platon, *Philèbe* 21d, *Lois* 636e.

¹⁸ Principalement mais peut-être pas seulement, elle pourrait expliquer aussi le comportement original de Pyrrhon dans les discussions, rapporté par Diogène Laërce : « Il [Pyrrhon] restait toujours dans le même état – au point

Comme il n'y a pas suffisamment de différence entre les choses pour que nous puissions les connaître et proprement les nommer, encore moins pourrions-nous les écrire. Ecrire les choses, c'est justement les distinguer, les différencier, leur assigner une essence qui ne change pas dans le temps. A la limite, la voix serait plus apte à dire le mouvement que les paroles gelées de l'écriture. L'éternité factice de l'écriture disqualifie d'entrée de jeu l'ambition philosophique d'écrire la vérité des choses.

Ce constat amène même à critiquer tout usage du langage qui tendrait à nous faire croire en la réalité des choses, en leur substance ; cela est vrai d'un grand nombre d'usages communs du langage et *a fortiori* de celui de la philosophie. Il y a donc un dogmatisme ontologique lié au langage dont l'écriture est le modèle : le langage à la manière de l'écrit fixe les choses, dit l'identité, l'impossible contradiction, la fixité. Aussi loin de voir dans le texte d'Aristoclès une structure contradictoire¹⁹, nous faisons au contraire l'hypothèse que la position pyrrhonienne s'inspire du constat philosophique de la mobilité des choses²⁰ et qu'elle débouche sur la condamnation de toute entreprise de connaissance en se fondant sur une ontologie provisoire héritée d'une tradition divergente du platonisme. Plutôt que d'affirmer par lui-même une conception de l'être, Pyrrhon s'appuie donc sur une sorte de pré-compréhension de l'être puisée chez les présocratiques. En se reposant sur cette ontologie provisoire, il arrive au plus vite aux conséquences qu'elle implique : la nécessité d'abandonner le projet ontologique ainsi que celui de la connaissance de la vérité. Les conséquences de cette position sont directement langagières : nous pouvons, à la limite, dire l'indifférence, l'instabilité et l'indécidabilité, dire que les choses ne sont pas plus blanches que noires, à la fois grandes et petites, ou ni bonnes ni mauvaises, mais ces déclarations absurdes sont à la limite du langage. La formule du texte οὐ μᾶλλον²¹ est l'expression de cette limite : pas plus ceci que cela, voilà ce qui ne vaut pas vraiment la peine d'être dit, et encore

que, si quelqu'un le quittait au beau milieu d'un discours, il achevait son discours pour lui-même » (IX, 63), « on le surprit un jour se parlant à lui-même ; comme on lui demandait la raison, il répondit qu'il s'exerçait à se rendre utile » (IX, 64), de même un texte de Galien (*Esquisse Empirique*, XI, [82]) compare le médecin empirique à Pyrrhon : « Ainsi l'empirique ne fera des discours ni nombreux ni longs, mais ses propos seront courts et rares (*pauca loquetur et rara*), comme c'était le cas de Pyrrhon le sceptique », trad. P. Pellegrin, in Galien, *Traité philosophiques et logiques*, GF Flammarion, p.121.

¹⁹ La contradiction souvent dénoncée, à notre avis à tort, reposerait sur une forme de circularité dans le raisonnement : c'est en s'appuyant sur une forme de connaissance de la nature des choses que Pyrrhon conclut que leur nature n'est pas connaissable.

²⁰ constat classique, en vérité, dont Pyrrhon pouvait trouver l'inspiration tant chez Démocrite (cf. Diogène Laërce, IX, 67) que dans certaines conséquences paradoxales de l'ontologie de Parménide (pour le rapprochement avec Parménide, cf. G. Reale, « Ipotesi per una rilettura della filosofia di Pirrone di Elide », *Lo scetticismo antico*, vol. 1, Naples : Bibliopolis, 1981).

²¹ « ne disant de chaque chose pas plus 'elle n'est' qu' 'elle n'est pas', ou qu'à la fois 'elle est et n'est pas', ou que 'ni elle n'est ni n'est pas'.

moins d'être écrit²². Il s'agit ici non pas d'une justification d'une écriture hésitante qui voudrait ou pourrait rendre la contradiction, mais la remise en cause de l'écriture philosophique elle-même. La position pyrrhonienne, contrairement à celle de Platon, débouche alors sur une condamnation radicale et unilatérale de l'écriture au nom de l'ontologie qu'elle porte. Elle va plus loin même que l'opposition entre la lettre et l'esprit, entre l'écrit et l'oral, dans une révocation sans précédent du langage et de son dogmatisme, puisque même le langage oral peut être assimilé à cette forme d'écriture dogmatique, supposant dans les mots des jugements et des différences.

La philosophie pyrrhonienne se fonde donc sur une forme de précompréhension critique de l'ontologie qu'elle ne théorise pas, sans quoi il y aurait contradiction à être aphasique. Il n'y a pas de traité sur l'indifférence des choses ni même sur l'aphasie. Il faut s'en tenir le plus strictement à la conséquence : se taire, ou en tout cas ne pas écrire, pas même l'impossibilité d'écrire. Elle s'appuie sur un fondement qu'elle dissout ensuite elle-même. Il s'agit, alors, d'une philosophie sans écriture, une philosophie de la disposition, de l'état d'âme et de la position subjective. La leçon pyrrhonienne, s'il en existe une, suppose une autre forme d'enseignement, en faisant appel davantage au mode de la démonstration théâtrale qu'à la démonstration proprement dite, excluant tout ce que l'enseignement peut avoir de dogmatique²³. Il est même difficile de comprendre la posture pyrrhonienne comme une forme de morale puisque celle-ci supposerait une position de principes et d'impératifs dogmatiques qui ont aussi l'écrit comme paradigme. La vie de Pyrrhon n'est pas celle d'un modèle, elle ne comporte, à la lettre, aucun principe que nous pourrions exactement formuler, mais bien plutôt un ensemble de postures ; en ce sens elle correspond bien au projet philosophique de Diogène Laërce, celui d'une description des vies de philosophes qui nous apprendrait sur la philosophie autant que les œuvres ou les doctrines. Cette situation, enfin, signe la limite d'une philosophie qui prend le risque de sa propre disparition, qui réside intimement dans un point voué, presque par essence, à nous échapper. Le caractère paradoxal de cette disposition est relevé chez Diogène Laërce :

Mais Théodose, dans ses *Résumés sceptiques*, dit qu'il ne faut pas appeler pyrrhonienne la philosophie sceptique. Si en effet le mouvement de la pensée chez autrui est impossible à saisir, nous ne connaissons pas la disposition d'esprit de

²² Cf. Jacques Brunschwig, « L'aphasie pyrrhonienne », in *Dire l'évidence*, C. Lévy et L. Pernot, Paris 1997. pp. 297 à 320.

²³ en suivant Deleva-Caizzi (*op. cit.* p.155) mais aussi Léon Robin (*Pyrrhon et le scepticisme grec*, Puf, 1944, p.17), c'est ainsi que nous comprenons l'attitude déroutante de Pyrrhon : « Il était conséquent (avec ses principes) jusque par sa vie, ne se détournant de rien, ne se gardant de rien, affrontant toutes choses, voitures, à l'occasion, précipices, chiens, et de toutes choses <de ce genre>, ne s'en remettant en rien à ses sensations » (Diogène Laërce, IX, 62).

Pyrrhon (τὴν Πύρρωνος διάθεσιν) ; et ne la connaissant pas, nous ne saurions pas non plus nous appeler pyrrhoniens.²⁴

Par sa structure la philosophie pyrrhonienne tend à nous échapper. Elle se dérobe à l'étude et à la recherche non seulement parce qu'elle ne s'écrit pas mais aussi, et peut-être surtout, parce qu'elle réside dans une disposition d'esprit subjective plus que dans une théorie. Résistant à son élaboration dogmatique, elle se réserve dans des positions et des postures qui la rendent quasiment incommunicable ; elle se veut vivante, personnelle et partant résolument éphémère.

La force d'une telle position a marqué les esprits, et le succès du « pyrrhonisme », puis du scepticisme, n'est pas le moindre de ses paradoxes. Aussi se pose la question du sens même à donner à la postérité d'une telle position. Elle se pose d'autant plus que cette succession va se doter d'écrits pyrrhoniens. Un premier mouvement consisterait alors à crier au parricide, à la trahison et à la perte de l'intuition originaire de Pyrrhon. Mais, de la renaissance du pyrrhonisme des premiers siècles à Montaigne, n'y a-t-il pas là une reprise originale et cohérente avec l'esprit même de la position pyrrhonienne ? Il serait tout de même incongru d'user d'un même modèle dogmatique pour comprendre le scepticisme et les autres écoles philosophiques, et l'idée même d'orthodoxie sceptique est assurément peu pyrrhonienne. En s'abstenant d'écrire, Pyrrhon appelait à l'évolution de la pensée pyrrhonienne ou à sa disparition. Les résurgences du pyrrhonisme correspondent ainsi à une forme d'invention cohérente à l'esprit de Pyrrhon tout en l'adaptant, jusqu'à lui faire affronter une nouvelle forme d'écriture de la philosophie, et à trouver en lui – pourquoi pas ? – une incitation nouvelle à penser autrement l'écriture philosophique.

(iii) *La renaissance du pyrrhonisme.*

Il n'est pas étonnant que, même si Pyrrhon a marqué son temps, faute d'écrits sa philosophie soit rapidement tombée dans l'oubli. Il faut pourtant rendre compte de l'étrange popularité de Pyrrhon qui concilie à la fois l'oubli de sa philosophie²⁵ et l'omniprésence de son nom. Cette situation est rendue possible à partir de « la renaissance du pyrrhonisme »²⁶ inaugurée par Enésidème au 1^{er} siècle avant J.-C. En faisant référence à la figure oubliée de Pyrrhon, ce dernier cherche à sortir le scepticisme des positions trop consensuelles à son goût de la Nouvelle Académie. Pour qui veut tenter d'isoler la pensée de Pyrrhon il est nécessaire de

²⁴ Diogène Laërce, IX, 70, Théodose est un médecin sceptique du II^e ap. J.-C.

²⁵ Cicéron le constate : « Car les opinions d'Ariston, de Pyrrhon, d'Hérillius et de quelques autres se sont évanouies », *De finibus*, II, 11, 35 et Sénèque semble s'en inquiéter : « qui donc transmet les préceptes de Pyrrhon? », Sénèque, *Naturales Quaestiones*, VII, 32, 2.

²⁶ cf. Long et Seddley, *Les philosophes hellénistiques*, tome III de la traduction française, GF-Flammarion, 2001.

distinguer la position du maître de cette postérité tardive²⁷, mais pour qui veut évaluer la cohérence du pyrrhonisme il importe d'étudier la continuité des deux positions. Or, la question de l'écriture constitue un moment important de cette évaluation puisque les nouveaux pyrrhoniens tentent de concilier l'esprit de la pensée pyrrhonienne avec une transgression de l'interdit portant sur l'écriture. Enésidème a, en effet, écrit des *Discours Pyrrhoniens*²⁸, et Sextus, des *Esquisses Pyrrhoniennes*. Certes, il serait vain d'amoindrir le sens de ce geste, il y a bien là quelque chose comme une concession à l'esprit dogmatique de la philosophie, une perte en quelque sorte de la position rigoureuse et âpre d'un Pyrrhon contre le dogmatisme d'une philosophie qui s'écrit. En s'agrégeant aux volumes d'une philosophie bavarde, très certainement quelque chose de l'esprit de Pyrrhon se perd. Néanmoins, dans cette concession se trouve encore un certain nombre de traits critiques de l'écriture dogmatique et philosophique, et plus qu'un style, une forme d'écriture dirigée contre l'écriture dogmatique, une écriture sceptique qui défait d'une main ce qu'elle écrit de l'autre.

De ces écrits pyrrhoniens, il ne reste que ceux de Sextus Empiricus, mais ils développent une stratégie d'écriture suffisamment complexe pour mériter le rapprochement avec la position de Pyrrhon. En reprenant la finalité pyrrhonienne d'une vie sans croyance²⁹, Sextus s'oppose au dogmatique « qui pose comme existant ce sur quoi il dogmatise »³⁰, c'est-à-dire qui croit en la vérité de ce qu'il dit ; l'écriture dogmatique consiste ainsi en une adhésion de l'auteur à son propre discours. Par opposition, le discours sceptique tentera de se placer en dehors de tout système de croyance pour échapper à l'objection perpétuellement portée contre le scepticisme, celle de l'auto-contradiction. Dans la première partie de ses *Esquisses Pyrrhoniennes*, qui définit le programme de l'entreprise sceptique et le statut de son discours, Sextus montre comment l'adhésion dogmatique à nos croyances est la source des maux que nous pourrions éviter. Ces maux sont produits par le dogmatisme en général, et par le dogmatisme philosophique en particulier qui redouble en quelque sorte l'épreuve de la réalité³¹. De même que Pyrrhon aboutissait à la conclusion que l'écriture philosophique

²⁷ c'est l'un des principes méthodologiques suivis par l'édition des témoignages sur Pyrrhon de Declève-Caizzi.

²⁸ Diogène Laërce (IX, 106) cite le premier livre des *Discours pyrrhoniens* d'Enésidème ; le codex 212 de la *Bibliothèque* de Photius (*Bibliothèque*, tome III, trad. R. Henry, Les Belles Lettres, 1962) résume les huit livres des Πυρρωνίων λόγοι qui, par ailleurs, sont perdus.

²⁹ « nous vivons en observant les règles de la vie quotidienne sans soutenir d'opinions (κατὰ τὴν βιωτικὴν τήρησιν ἀδοξάστως βιοῦμεν) », *Esquisses Pyrrhoniennes*, I, 23.

³⁰ *id.* I, 14.

³¹ « en effet, celui qui affirme dogmatiquement que telle chose est naturellement bonne ou mauvaise est dans un trouble continuel. Quand il lui manque les choses qu'il considère comme bonnes, il estime qu'il est persécuté par les maux naturels et il court après ce qu'il pense être les biens. Les a-t-il obtenus, il tombe dans des troubles plus nombreux du fait qu'il est dans une exaltation sans raison ni mesure, et que, craignant un changement, il fait tout pour ne pas perdre ce qui lui semble être des biens. », *id.* I, 27.

supposait une fixation dogmatique de l'être, Sextus va dénoncer la tendance dogmatique du discours à adhérer à la chose dite, à impliquer une croyance en sa vérité.

Pour continuer à écrire, il faudrait donc envisager un nouveau mode de discours qui n'impliquerait plus l'adhésion de son auteur et permettrait de décoller le sujet du discours de son objet. Cette stratégie implique alors de produire une nouvelle forme d'écriture qui repose sur une distance à l'égard des arguments produits. Ainsi, les écrits sceptiques reposent-ils sur le « principe par excellence de la construction sceptique » : « qu'à tout argument s'oppose un argument égal »³². Ce principe est un postulat selon lequel il existe un argument opposé de force égale qui permet de neutraliser l'argument dogmatique sur lequel repose la croyance. En produisant l'opposition d'arguments le sceptique vise l'isosthénie, la production en nous de l'égale valeur des arguments, qui elle-même nous amène naturellement à l'*epochè*, la suspension du jugement d'où provient de façon énigmatique le bonheur sceptique³³. Par conséquent, l'ensemble des arguments consignés dans les traités de Sextus Empiricus, les tropes ou modes du livre I des *Esquisses Pyrrhoniennes*, les démonstrations des livres II et III, tout comme l'histoire de la philosophie du *Contre les Logiciens*, sont loin de constituer un exposé des thèses sceptiques, mais bien plutôt un réservoir d'arguments qui peuvent servir à contrer les positions dogmatiques³⁴. En instrumentalisant les arguments qu'il produit, le sceptique neutralise leur charge dogmatique ; qui plus est, il ne leur donne de valeur qu'en fonction de leur pouvoir de produire l'isosthénie. Ce n'est donc plus fondamentalement à partir de leur force logique que les arguments doivent être considérés mais à partir de leur pouvoir de persuasion³⁵, ces derniers peuvent être faibles, captieux et mauvais comme le reconnaît Sextus lui-même :

C'est pourquoi celui qui est porté au scepticisme n'hésite pas à proposer des arguments qui parfois sont de poids quant à leur persuasion et parfois semblent plus faibles : il le fait à dessein parce que souvent ceux-ci lui suffisent pour arriver à son but³⁶.

Il serait, en effet, inefficace d'utiliser, pour soigner une croyance bénigne, un argument majeur ; au contraire, cela aurait pour effet de plonger le patient dans une affection

³² *id.*, I, 12.

³³ *id.*, I, 8.

³⁴ Il y a cependant ici des degrés et des distinctions à faire : les dix tropes d'Enésidème (*Esquisses Pyrrhoniennes*, I, 36-163) manipulent des arguments d'inspiration empiriste proches de constantes du scepticisme : la diversité du vivant, des hommes, sensations, des coutumes... qui sont des arguments plus sceptiques que celui, par exemple, selon lequel il existe un bien par nature, ou une vérité.

³⁵ Ce qui n'empêche pas de faire de la logique un critère d'évaluation de l'argument, si l'adversaire – philosophe – proportionne sa croyance à la validité logique des arguments.

³⁶ *id.* III, 281. Cf. aussi I, 35 où Sextus évoque la possibilité que certains modes soient des arguments vicieux (σφαθρός).

dogmatique plus grande encore que celle qu'il s'agissait de soigner ; en l'occurrence le remède serait pire que le mal. L'entreprise de guérison sceptique proportionne donc les arguments qu'elle propose à la valeur de l'argument contraire, au degré de croyance du dogmatique, tout comme un médecin proportionne la force de son traitement au degré du mal qu'il doit guérir. L'écriture sceptique mise en œuvre par Sextus Empiricus répond alors à une autre exigence que celle de l'écriture dogmatique. Il s'agit d'une écriture désengagée, une écriture sans thèse, étrangement déliée de son auteur. Elle implique une pratique philosophique de la seconde main qui fait que, en un sens, Sextus Empiricus n'est pas un écrivain. Son écriture se rapproche de celle d'une liste, du répertoire, du catalogue d'arguments, et parfois du dictionnaire, autant de formes qui supposent peut-être moins de croyance dans l'acte même d'écrire³⁷. L'écriture sceptique évolue, comme le pyrrhonisme a évolué, en fonction des formes nouvelles de dogmatisme. Telle est aussi la force du scepticisme : ses avatars s'adaptent aux successions des dogmatismes de l'histoire de la philosophie.

Mais, il ne suffit pas de faire de la philosophie sceptique un catalogue pour qu'il n'y ait pas une thèse du catalogue, une position dogmatique qui serait à l'origine même de la méthode sceptique. Peut-on, malgré les précautions pour désamorcer la charge de dogmatisme du discours sceptique, envisager une philosophie pure de tout dogmatisme ? Quand bien même Sextus ne serait pas un écrivain, il reste bien, de lui, des écrits. Que penser de la trace même laissée par sa pensée, ses montages d'arguments, ses « expressions sceptiques » ? En plus de la critique de l'écriture dogmatique, en plus du statut particulier des arguments maniés par le sceptique, il y a dans le discours de Sextus une théorie du discours provisoire sceptique qui permet d'échapper à cette ultime charge :

En effet en ce qui concerne toutes les expressions sceptiques il faut comprendre au préalable que nous n'assurons pas qu'elles sont dans tous les cas vraies, puisque nous disons qu'elles peuvent être annulées par elles-mêmes, étant supprimées en même temps que ce à propos de quoi elles sont dites, comme les remèdes purgatifs non seulement éliminent des humeurs du corps, mais sont eux-mêmes expulsés avec les humeurs.³⁸

Les « expressions sceptiques » désignent seulement un succédané sceptique des thèses dogmatiques³⁹ dans une formule qui, en elle-même, dénote bien la volonté de se placer en deçà de ce que l'écrit a de figé et de posé. S'il y a une écriture sceptique, elle se limiterait

³⁷ Assurément il y a là une continuité sceptique entre cette stratégie du scepticisme ancien et celle des sceptiques modernes, l'écriture des *Essais* de Montaigne et « la polygraphie de Diderot » dont parle *infra* V. Le Ru.

³⁸ *Esquisses pyrrhoniennes*, I, 206.

³⁹ *id.* I, 187 : « en nous servant de chacun de ces modes de la suspension de l'assentiment nous prononçons certaines expressions révélatrices de la disposition sceptique et de nos affects ».

donc à l'expression de ces expressions sceptiques qui n'ont comme portée que d'exprimer l'état subjectif et intérieur du sceptique (« selon moi », « peut-être », « je suspens mon assentiment » sont des expressions sceptiques), sans prétendre exprimer une thèse sur le monde. A cela s'ajoute leur fonction curative qui transforme la valeur de l'argument : non seulement elles visent à atténuer toute affirmation en la renvoyant à une position subjective mais de plus elles visent à se dissiper elles-mêmes et à défaire *in fine* toute position. Aller jusqu'au bout de la thérapeutique sceptique signifie donc de penser l'auto-consommation des arguments sceptiques eux-mêmes. La philosophie sceptique se pense ainsi comme provisoire, elle vise la suppression de toute trace dans un mouvement de retour à la santé qui ne laisserait pas même voir un reste de ce qui l'a restaurée :

Il y a beaucoup de choses qui ont sur elles-mêmes le même effet que sur les autres choses. Comme, par exemple, le feu qui, après avoir détruit le bois, se détruit lui-même, et, de la même façon, les remèdes purgatifs après avoir expulsé des corps les liquides se dissipent eux-mêmes, ainsi, l'argument contre la preuve après avoir détruit toute preuve peut porter sur lui-même⁴⁰.

En montrant par les arguments les plus variés à la fin du *Contre les Logiciens* que les preuves véritables n'existent pas, parce qu'il y a toujours des désaccords à leurs sujets, parce que la preuve elle-même ne peut pas, sans être reconduite à l'infini, se prouver elle-même, Sextus produit une argumentation radicale contre l'utilisation de la preuve. Pour échapper au cercle logique qui fait qu'il utilise un ensemble de preuves contre la preuve, il montre comment cette ultime preuve se retourne contre elle-même pour laisser place à une position vierge de tout dogmatisme. Cette efficacité de l'argument retourné contre lui-même ne se limite évidemment pas à cet exemple, elle implique toute l'écriture sceptique. L'écriture provisoire du scepticisme suppose sa dissolution après effet. Le cadre de guérison de la pensée consiste donc à considérer véritablement les arguments comme des φάρμακα, jouant de la dimension nocive et curative tout à la fois des arguments philosophiques. Cette suppression permet de continuer dans un sens particulièrement fort la pensée de la philosophie comme médecine de l'âme. Comme le médecin cherche non seulement à ne plus avoir à soigner le patient en restaurant sa santé, mais aussi à faire disparaître le plus possible la trace de l'artifice de son intervention, le philosophe sceptique cherche à guérir, et plus encore à faire disparaître les traces de son intervention. Il suppose (au moins en droit) une sortie possible de la philosophie :

Et, ainsi, de la même façon qu'il n'est pas impossible à l'homme qui a atteint un lieu élevé au moyen d'une échelle de faire tomber l'échelle avec son pied après son

⁴⁰ *Contre les Logiciens II (Adversus mathematicos VIII)*, 480.

ascension, c'est d'une façon semblable que le sceptique, après qu'il est arrivé à la démonstration de sa thèse par le moyen de l'argument prouvant la non-existence de la preuve, comme si c'était par le moyen d'une échelle, doit abolir ce même argument.⁴¹

Dans l'une ou l'autre image des deux textes précédemment cités, c'est toujours l'idée d'une philosophie provisoire qui prévaut ; elle intègre en elle-même le projet de son propre dépassement. Malgré les sommes offertes au lecteur, il faut penser que la philosophie sceptique est ailleurs, pas complètement dans les écrits qu'elle offre, mais dans un mouvement qui vise à nous libérer du dogmatisme en le faisant jouer contre lui-même. La maladie produite par le dogmatisme ne peut être guérie que par l'écrit. Ainsi l'écriture sceptique existe bien, mais elle est toujours secondaire : non pas qu'elle dissimule une doctrine cachée comme l'a cru Augustin⁴², mais parce que toute philosophie est marquée par le dogmatisme. La finalité sceptique serait donc bien, d'une certaine manière, de sortir définitivement de la philosophie, c'est-à-dire de ce qui, en partie, nous rend malade.

D'intention toujours seconde, le scepticisme se conçoit comme une philosophie provisoire dont l'existence est attachée au fait premier du dogmatisme ; elle ne se justifie que par l'existence d'une croyance première en la vérité, dans une tendance dogmatique propre à un usage naturellement dogmatique du langage. Elle doit déboucher sur une philosophie sans reste, comme une médecine qui ne laisse rien derrière elle après son efficace sur la croyance dogmatique. Il s'agit bel et bien de reprendre le projet absurde – selon Platon dans le *Phèdre* – d'« écrire sur l'eau », c'est-à-dire de produire une philosophie non-dogmatique à partir d'une forme d'écriture originale, une écriture que Sextus voulait, lui aussi aphasique⁴³.

Que reste-t-il du scepticisme ? Que peut-il rester d'une pensée qui dit sans dire, affirme sans affirmer, qui fait école sans en être vraiment une ? Que retenir d'une philosophie dirigée contre l'écrit et son dogmatisme, qui n'est pourtant pas une philosophie sans écrit mais plutôt sans thèses ? Peut-être n'accédons-nous pas à l'essentiel de ce qu'elle voulait exprimer, peut-être n'arrivons-nous jamais à en rendre véritablement compte tant que nous nous tenons du côté de la philosophie écrite. Malgré tout, elle nous aide à révéler à la fois comment la philosophie a partie liée à l'écriture, même dans ses prises de positions les plus radicales

⁴¹ *id.* II, 481.

⁴²cf. Saint Augustin, *Confessions V, xiv, 24, De Beata vita I, 4* : « mais je pensais qu'ils [les sceptiques] cachaient sous ces voiles quelque chose d'important qu'ils me révéleraient un jour. ».

⁴³ *Esquisses Pyrrhoniennes*, I, 192-193.

contre l'écriture, et surtout elle rend possibles d'autres formes d'écriture que la seule écriture théorique. Elle montre aussi l'existence d'une forme d'obscurité propre à l'écriture. Cette dernière engage toujours plus qu'elle ne croit, elle est déjà prise dans une voie qui n'est pas celle de la maîtrise et de la transparence. De même que la pensée est obscure selon Sextus⁴⁴, l'écriture est opaque, elle manifeste une forme de croyance, une certaine confiance aussi dans l'être des choses. Dans son rapport problématique à l'écriture la pensée pyrrhonienne refuse cette évidence fondamentale de la philosophie qui gît dans l'écrit. Son effort de défaire ce qu'elle fait comme par-devers elle répond à la volonté d'y échapper. Nous pouvons certes lui reprocher de ne placer son sens que dans ce scrupule, de ne pas s'élever assez haut, de s'arrêter à la seule question des conditions de la connaissance ; nous pouvons lui reprocher de se perdre en arguties. Nous aurions tort, en revanche, de ne pas reconnaître en elle un authentique effort de pratiquer autrement la philosophie, d'en déplacer le centre, de la vouloir plus vivante, jusqu'à souhaiter qu'elle s'abîme dans son absence, jusqu'au silence.

Stéphane Marchand, Université de Reims.

s.marchand@laposte.net

⁴⁴ *id.*, II, 5.